



## Un songe réel

“Li Beyrouth, men qalbi salamon li Beyrouth. Wa qubalon lil bahri wal bouyout. Li sakhraten ka2annaha, wajhou baharen qadeemin...”. C’était tout ce que j’entendais. J’étais assise en papillon sur un banc en acacia, ma poupée « Beyrouth » entre mes mains, blottie dans les bras d’un jardin de la campagne. Ce jardin « du commun » pour le reste, était à mes yeux un endroit qui m’emportait vers le monde des princesses de Disney, vers le paradis. J’avais à peine accompli mes dix ans lorsqu’une relation presque maternelle me lia à ce jardin qui devint mon journal intime. La mélodie nourrissait mes pensées assoiffées, l’étang reflétant ma figure devant moi rassasiait mon esprit avide de paix et de sérénité. J’étais une enfant. J’étais seule. J’étais heureuse. Ce que je raffolais le plus dans ce jardin, c’était le panorama pittoresque et mythique qu’il offrait de la belle et sacrée ville qu’on appelait Beyrouth. Je contemplais pendant des heures la grotte de pigeons qui se baignait dans la mer méditerranéenne comme une parure de diamants précieux ornant le cou de la capitale. Les navires minuscules défilaient pour accoster le littoral que je m’amusais à retracer par la main. Au cœur de la ville, mon regard se perdait entre les grattes ciels modernes, les petites maisons traditionnelles, les rails du train arrivant de Damas et les gigantesques silos à céréales. Je souhaitais passer toute ma vie devant cette toile de peinture gigantesque qui ne cessait de me dévoiler des éléments cachés de Beyrouth qui témoignaient davantage de son charme et de sa splendeur.

Sauf que c'était le 4 août 2020 à 18 :07. Cette fois-ci mon rêve ne dura pas longtemps. Un bruit tonitruant s'empara de mon bonheur, m'arracha ma paix intérieure. Statufiée, j'ouvris mes yeux : ma poupée « Beyrouth » était seule au sol et présentait des déchirures, les vitres s'étaient brisées. Je me regardai dans le miroir en face de mon lit ; je n'étais plus enfant, je me précipitai vers la fenêtre de ma chambre ; le tableau époustouflant de Beyrouth s'était transformé en un fond de poussière où seul le rouge régnait. Les navires, la verdure, les silos de céréales, le train, toute la toile avait disparu. Après quelques instants, les hurlements et le son perçant des sirènes d'alerte remplacèrent ceux de la voix suave et mélodieuse de Ferouz. Je réalisai alors que cet électrochoc ne m'avait pas uniquement réveillée de mon sommeil mais plutôt de l'illusion d'un Liban féérique dans laquelle j'étais enfermée depuis ma naissance, l'illusion qui était le véritable sommeil dans lequel j'étais tombée.

Le rêve du jardin était un songe régulier que j'appréciais puisqu'il m'emmenait vers un monde où Beyrouth et moi étions encore jeunes. Mais je savais que je ne pourrai plus rêver de la même façon après cet incident qui m'avait ouvert les yeux sur la réalité poignante d'une Beyrouth funeste, d'une Beyrouth qui saigne.

Quelques mois se succédèrent comme les pages d'un cahier vide. Les blessés guérissaient, les maisons étaient pratiquement réaménagées, les entreprises se remettaient au travail, et tout étrangement, les criminels devenaient innocents ou plus encore, victimes. Et Beyrouth ? Beyrouth n'avait pas complètement guéri, Beyrouth était toujours mortifiée par la maladie presque incurable qui s'était transmise de génération en génération au gouvernement libanais : la corruption.

On nous disait souvent à l'école que le Liban était « une part des cieux au sol », un paradis, mais comment explique-t-on une explosion aussi brutale, aussi cruelle d'un paradis laissant deux cents vingt personnes mortes et six mille cinq cents blessés ? À l'école, on avait également retenu que « le Liban a eu son indépendance le 22 novembre 1943 », mais comment pouvons-nous qualifier un pays d'indépendant si les politiciens du pays même ont permis, par leur manque de responsabilité, à une des plus grandes explosions de dévorer la capitale ? Comment un pays pouvait être véritablement indépendant si la majorité des décisions étaient prises sous l'influence de l'extérieur, de l'étranger ? Je me posais toutes ces questions, j'étais désormais désorientée car j'avais perdu l'image utopique de ce qui avait bâti mon passé et de ce qui devait bâtir mon futur : le Liban, mon beau Liban. Je le recherchais dans mes rêves, à la télévision, dans les rues, de la fenêtre : plus rien. Tous mes jours se ressemblaient et se relayaient tel un cauchemar régulier, je devenais progressivement privée de tout : de mon enfance, de mon pays, de mes proches, de mon bonheur, de mon ambition.

Je ne vivais plus, je tentais de survivre. Jusqu'au jour où ce qui me paraissait absurde devint possible. Un jour, en retournant chez moi, j'aperçus un jardin orné par une verdure exceptionnelle, centré par un petit étang et par un banc qui attendait la personne à qui il servira de trône. Certes, j'étais dans le jardin de mes rêves mais tout était réel. C'était un déjà vu bouleversant. Je me précipitai vers le banc, un sentiment étrange pénétra mon âme et arrosa mes yeux de larmes. Je ne savais si elles étaient des larmes de joie pour avoir retrouvé le jardin dont je rêvais, ou de tristesse, puisque ce qui se présentait à mes yeux était bien loin de la toile que je contemplais dans mes rêves. De même, le jardin manquait de vivacité, de magie. La verdure commençait à faner, les arbres se dénudaient de leurs feuilles comme si la nature avait annoncé la grève. Je cherchais partout un indice qui pourrai

m'informer sur le propriétaire du jardin mystérieux. Je me faufilai entre les buissons et les arbustes, j'explorai le jardin dans tous ses angles comme une enfant, puis je m'arrêtai devant le petit étang, me regardai dans le reflet si clair et si réel, toutefois illusoire. Une bouteille enfoncée au fond de l'étang frappa mes yeux ; c'était sans doute l'indice dont j'avais besoin.

Je retirai et débouchai la bouteille, déroulai la feuille gardée à l'intérieur, et lus :

« Tout comme les tournesols cherchent la lumière dans l'ombre  
Les libanais se retournent vers la clarté même dans les lieux sombres.  
Fierté, espoir et unité, les trois valeurs gardant au Liban sa dignité,  
Faisant de Beyrouth un eldorado qui ne sera jamais répété !  
Ce jardin caché n'est pas qu'un terrain à végétaux du quotidien,  
C'est un paradis que j'offre à mon peuple qui deviendra son gardien  
Pour en faire le siège de la célébration du Liban et finalement,  
Par sa verdure, lutter collectivement pour le changement.

Soleiman Hajj »

Un sentiment d'anticipation intense que je n'arriverai point à traduire en lettres et en encre m'envahit. Je savais que ce message n'était pas tombé pas dans mes mains par hasard, je savais que j'avais un rôle dans la mission de Soleiman. J'ai donc décidé de rechercher le blanc dans le noir et de ramener la magie perdue du jardin pour ensuite curer les blessures de Beyrouth et celles de ses habitants. Je ferai de ce jardin, un message de changement, je lutterai à ma façon pour le nouveau Liban. Depuis, je m'y rendais chaque jour. C'était comme un devoir agréable pour moi.

D'abord, je veillai à ce que le jardin reflète la culture et le passé de ma patrie. Je plaçai une radio munie de cassettes audio anciennes pour envoûter le jardin par la musique libanaise. Je distribuai des ouvrages d'écrivains libanais célèbres dont Gibran Khalil Gibran et Amin Maalouf, des albums rejoignant des illustrations et photographies miraculeuses du pays et des bouquins concernant l'histoire du Liban dans tous les coins du jardin, comme des graines qui deviendront dans l'avenir des porteurs de fruits culturels et nationaux.

Ensuite, je me mis à exposer les défis à relever à Beyrouth, à travers la nature qui communique sans parler. La première plante fut alors semée pour pointer du doigt le problème de la pollution. C'était l'azalée, plante dépolluante qui symbolise la propreté et la pureté. Malgré sa petite taille, elle était capable de purifier l'air et de faire un grand changement. Le deuxième défi était celui à la base de toutes les autres failles : la corruption, cette irresponsabilité à l'issue de la plus grande bombe non nucléaire au Liban, de la crise économique, et de notre désespoir. Par mes propres mains, je plantai alors le bonsaï. Cette plante, symbole de la sagesse, est le remède du déséquilibre et donnera au jardin et à ses visiteurs la grâce de la précaution et de la responsabilité. J'introduisis ensuite le tillandsia au jardin, reconnu pour sa croissance et son fleurissement rapide. Cette plante pourra rayonner de vivacité et encourager la floraison de la ville mais sera aussi symbole de

l'importance de la jeunesse au Liban et mettra en lumière la fuite des cerveaux et le vieillissement rapide de la population. De surcroît, la majorité des libanais souffraient clairement du désespoir et du pessimisme. Depuis l'ébauche des crises, je rêvais de rencontrer l'espoir et l'optimisme dans l'esprit des libanais, la positivité dans leurs visages, l'enthousiasme dans leurs voix, et leurs regards confiants vers l'avenir. Mon jardin manquait d'une plante qui absorbe l'inquiétude et la crainte et libère, en revanche, l'espoir et l'optimisme, nourriture essentielle de l'âme humaine et surtout de celle du peuple libanais. Je parle de l'Aglaonème. Je semai cette plante, symbole de détente, susceptible de dépolluer le stress et tout autre énergie négative de la région. En outre, durant les dernières années qui suivirent l'explosion, j'avais remarqué que les libanais semblaient écœurés par la situation de leur pays, ils ne se rendaient pas compte que la terre de laquelle ils se plaignaient était la même terre de laquelle ils se nourrissaient, dans laquelle leurs ancêtres sont enterrés, et dans laquelle ils seraient enterrés à leurs tours ! Je voulais raviver la flamme du patriotisme dans mon pays, et pousser mes compatriotes à aimer le Liban jusqu'au bout dans toutes ses failles. Je voulais les inciter à aimer le Liban non pas parce qu'il leur offre un logement, un travail, de la nourriture, la vie, non pas parce qu'ils sont nés là-bas, mais, simplement parce qu'ils sont le Liban et que le Liban est une part d'eux. J'ai planté par conséquence le myosotis, emblème de la fidélité et de l'amour éternel.

Je croyais que ces valeurs étaient suffisantes pour faire un changement. Sauf que la croissance de mes plantes demeurait trop lente. Un ingrédient de la recette du Liban du futur manquait ! Les tentatives de changement dans le pays ne réussissaient que lorsque le peuple était un. Non pas dix-huit religions, ni deux sexes, ni neuf mohafazas, ni trois classes sociales : juste un seul peuple, le peuple libanais. La plante nurse pris alors sa place idéale au beau milieu du jardin. Cette plante procurera aux autres le moyen de croître plus rapidement. Elle est également symbole du sacrifice et de l'entraide.

Les plantes grandissaient et embellissaient le jardin qui était en deuil par leur splendeur captivante ; j'avais réussi à insuffler la vie à ce terrain, et par la suite à me guérir de la déception et du désespoir. Ce milieu était un vrai remède. Mais mon travail n'était pas encore achevé. Je devais exaucer les souhaits de Soleiman jusqu'au bout ; il fallait rendre ce jardin « le siège de la célébration du Liban » pour inciter les libanais à « choisir de lutter collectivement pour le changement ». Ce qui me restait à faire était d'assembler les libanais au jardin comme la famille qui se réunit régulièrement à table. Je choisis le 16 mars comme date d'inauguration du « Jardin public révolutionnaire de Beyrouth » puisqu'elle marque la date de naissance de Soleiman, ancien propriétaire du jardin public.

Aujourd'hui, ce jardin est le refuge de tant de libanais qui s'y rendent pour vivre et fêter la culture de la patrie mais surtout pour contribuer au changement. Devant chaque plante qui présente un défi à soulever se trouve une boîte à message dans laquelle les visiteurs peuvent offrir un soutien et mettre la main à la pâte en proposant des solutions aux problèmes, en insérant une photo à ajouter aux albums du jardin, en envoyant un message aux compatriotes, ou en faisant un don.

Je n'ai peut-être pas pu ramener le jardin de mes rêves tel quel à la réalité, mais j'ai pu réaliser le rêve de tant d'autres libanais. Je n'ai peut-être pas pu ramener la toile exacte de Beyrouth que j'examinais dans mes rêves, mais j'ai pu la traduire à travers la verdure du jardin qui peigne le Liban du futur. Et, maintenant, assise en papillon sur un banc en acacia, ma poupée « Beyrouth » cousue près de moi, au cœur du « jardin public révolutionnaire de

Beyrouth », j'achève le message que je garderai devant l'Aglaonème dans l'espoir qu'il soit lu par tant de concitoyens. Cette fois ci, tout ce que j'entends, c'est les libanais réunis au jardin qui chantent en une seule voix, la voix de la fierté, de l'espoir et de l'unité « ... Hiya men rouhi chaabi khamron, Hiya men araqihi khobzon wa yassamin... ».